

PIERRE MAC ORLAN

de l'Académie Goncourt

**LE MÉMORIAL
DU
PETIT JOUR**

mémoires

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

A la campagne, le silence est si peuplé qu'il est difficile de s'endormir. Il donne beaucoup trop d'autorité à la pensée en supprimant des parasites agréables qui laissent la place à d'autres que l'âge rend plus sévères. Il faut lutter pour dormir, discipliner quelques souvenirs. Et c'est un combat mélancolique et irritant, un combat pittoresque. Le titre que j'ai adopté pour ce livre n'est peut-être qu'un témoignage strictement personnel de cette lutte : il correspond parfaitement à ma pensée ; car c'est toujours dans les premières lumières de l'aube que les apparences humaines, qui me sont familières et qui contribuèrent à ma défense, acceptent mes rendez-vous. Tous ceux qui sont conviés à ces réunions sont, sinon pardonnés, du moins absous. Les hommes du petit jour sont

égaux devant la loi du souvenir qui sauve ce qui est en eux de meilleur, c'est-à-dire le moment très bref et très fragile où ils entrèrent dans l'aventure poétique et dans l'indépendance que les premiers rayons du soleil effacent. Il est bien entendu que tout ce qui précède et tout ce qui suit est adressé en hommage à Jean Cocteau : c'est un témoignage d'amitié d'autant plus sincère que je ne le vois pas souvent. C'est un grand regret.

P. Mc O.

(1954.)

I

J'habite depuis trente ans dans un village situé à soixante-dix kilomètres de Paris. Les habitants n'atteignent pas le chiffre mille. Ce sont, pour la plupart, des cultivateurs. Dans cette petite commune, il existe huit à dix postes de télévision, à peu près autant de postes de radio qu'il y a de foyers et un magnétophone. Je donne ces précisions parce qu'elles constituent les éléments cardinaux d'une sorte de fantastique quotidien que chacun subit sans éprouver le besoin de le constater. Cela explique le titre que je n'ai pas donné à ces chroniques des modifications de la vie domestique. De fil en aiguille. Le fil, c'est la descente d'antenne, et l'aiguille de saphir est celle de l'électrophone. L'usage de ce dernier est moins fréquent, mais il est plus riche en

créations sentimentales dont les variétés évoluent entre le passé et l'avenir, sans doute pour que nous puissions mieux nous protéger contre le présent, qui ne permet que des idéaux chétifs et incertains. Les possesseurs de ces appareils, parfaits conducteurs de la vie onirique, sont des fermiers, des jeunes filles de fermiers, d'intelligentes petites campagnardes, des fillettes qui s'habillent bien et suivent l'enseignement des images mobiles apparues sur l'écran couleur de perle. Elles regardent attentives, un doigt le long de la tempe, et subissent les puissances secrètes d'une nouvelle civilisation familiale et, sans doute, d'une civilisation tout simplement. Cette gestation est imperceptible, mais elle donne de l'attrait à des arbres, à des friches légendaires, à des jardins sans gitans, à des rivières gaies que je connais depuis trente ans et dont les enchantements me semblent bien comprimés par un décor qui se transforme vite. Mais les gens d'ici sont calmes et ils ne demandent pas à ceux qu'ils estiment des explications sur la nécessité d'aller plus vite que le son. Leur émerveillement prend sa source dans l'utilité d'un fait et dans le bénéfice matériel, souvent imaginaire, qu'ils en reçoivent sans effort.

Ces braves gens sont beaucoup plus surpris par le chiffre fabuleux des morts que l'aviation, par exemple, a causés, que par la réussite de voler à une vitesse plus grande que celle du son : ce qui ne leur apporte aucune satisfaction personnelle et n'embellit pas leur existence. Les hommes qui vivent très simplement dans un cadre élémentaire, dont les traditions sont soumises aux lois mystérieuses de la nature, possèdent, parfois mieux que d'autres, le pouvoir d'embellir leur vie intérieure. Maintenant que le fantastique traditionnel perd chaque jour et chaque nuit le meilleur de ses spectacles, maintenant que le diable Mullin et son compère Léonard ne troublent plus le sommeil des sangliers et des villageois aux abords des clairières et des lieux-dits aux noms évocateurs, les hommes savent toujours utiliser les voies récentes que le merveilleux leur offre afin de peupler d'images les heures des veillées solitaires. Ces veillées ont remplacé les veillées en groupes, car les jeunes filles ne filent plus la laine et les vieilles ne revivent que des souvenirs de guerre. Mais les souvenirs de guerre, pour être émouvants, ne doivent être confiés qu'au silence de la solitude. Ils ne sont pas didactiques. Cependant, les veillées, les clas-

siques veillées qui précédaient les départs de minuit dans l'affolement des lanternes, se reconstituent pour retrouver le contact avec les grands acteurs des vieux romantismes et les paysages inexplicables de l'inquiétude. Les hommes et les femmes désirent l'inquiétude, qui est un excellent état d'esprit pour donner aux charmes magiques leur efficacité et leur séduction fiévreuse, souvent saugrenue.

Les nouveaux meneurs de jeu, qui président au climat sentimental et inquiétant des veillées de notre temps, sont : le poste de radiodiffusion, le poste de télévision et, plus rarement, le phonographe. Le phonographe est un appareil que le succès des deux premiers cités élève à une dignité insoupçonnable il y a seize ans. Il appartient aux veillées d'élite quand l'auditeur possède une imagination active, une culture musicale indiscutable et, plus encore, quand l'auditeur devient lui-même la part la plus émouvante de la création littéraire que le disque lui impose, sans commentaires. L'auditeur qui choisit un disque de grande musique n'est pas mystérieux ; il écoute comme savent écouter les initiés qui fréquentent les salles de concerts classiques. Son cas ne permet aucune exégèse ; il est simple et absolu. Quant à cet

auditeur qui participe à la création d'une romance qu'il a entendue dans son propre passé, c'est un homme riche : il communique simplement avec les ondes mortes qui ne sont pas indiquées sur le cadran des récepteurs communs. Son cas appelle et conduit la curiosité, sa propre curiosité devant les films qu'un disque de chanson populaire offre sans autre logique que celle de la qualité d'une mémoire.

Pour ma part, je ne m'occuperai ici, dans ces Mémoires, que des musiques et des chansons populaires, parce que, en dépit parfois de leur forme imparfaite, elles entrent dans le domaine de la littérature quand le lyrisme qu'elle contient donne à des existences de plus en plus sans relief cette indépendance devant le présent et la monotonie savante de la vie d'un homme épris des choses que personne ne peut expliquer. Cet homme possède deux instruments magiques plus efficaces que le cercle enchanté et les grimoires où le docteur Faust conçut son film : la télévision et le phonographe son compère. Il faut tenir compte que les images projetées sur un écran qui s'illumine dans votre propre domicile sont tout autres que les mêmes vues dans une salle publique. Une voix entendue parmi les livres,

qui sont les vôtres, libère les livres des prisons comme les bibliothèques privées. Une voix sans visage est une ombre qui a perdu son maître : elle fait surgir des apparences qui ne répondent plus à notre conception plastique du mot fantôme.

C'est, cependant, nourri à notre insu par ces apparences que, les fils débranchés et les petites lampes éteintes, nous entrons dans notre activité professionnelle qui, évidemment, nourrit à son tour ces apparences blanches et noires et les mots devenus inconnus qu'elles nous disent, face à face.

★
★★

Qu'on imagine une maison basse au bord d'une route, à cette heure de la nuit étrangement silencieuse. Autour de la maison, des chouettes se répondent comme les sentinelles des anciennes ordonnances du service des places dont le mélancolique appel occupait la pensée des recrues. C'est le climat des bonnes intentions quand apparaissent sur l'écran du poste de télévision les visages de Paris, les voix de Paris et les images du monde arbitrairement projetés.

C'est ainsi que cette fameuse époque 1900, qui fut celle de ma jeunesse, est sortie du passé pour me conduire sur la pente des souvenirs, des souvenirs sans joies, mais particulièrement féconds. La voix de Germaine Montero occupait ce jour-là le poste de radio : une voix autoritaire, rauque comme celles des filles du peuple en Espagne, en quelque sorte une voix bien liée aux images de la rue. Ces images étaient dessinées ou peintes par Lautrec, Steinlen, Bottini, et par Picasso au sortir de l'adolescence. Les années qui précédèrent ou suivirent le début de ce siècle furent souvent dominées par la rue, la Seine considérée comme une rue, les fortifications de Vauban, les boulevards extérieurs dont la réputation, sans être surfaite, était déplorable. A une époque où triomphaient, dans les cafés-concerts dédiés à l'esprit parisien des chefs-d'œuvre comme *En voulez-vous des z'homards*, Bruant fixait le pittoresque des rues populaires entre le quartier des Batignolles et celui de l'Arsenal, en passant par la Glacière, La Chapelle et Ménilmontant. Ces chansons appartiennent à l'histoire de Paris et abolissent les applaudissements qui consacraient provisoirement la *Chanson des z'homards*. Je possède pour mon usage

sentimental quelques chansons que je fis graver sur cire au cours de mes causeries à la Radiodiffusion française. Grâce à ces chansons, tombées en désuétude, je rencontrai Germaine Montero, qui donna la lumière à des souvenirs qui étaient les miens. En entendant cette voix forte comme un élément naturel des paysages devenus clandestins, c'était comme autrefois quand Jean Lorrain écrivait *Fleur de Berges*, dont Yvette Guilbert avait composé la musique dans la tradition des chansons réalistes de l'année 1899.

Les tristes personnages de la Maison Philibert se donnent rendez-vous dans ces couplets sans grâce et sans recherche. La voix de Germaine Montero et son instinct si personnel nous permettent d'imaginer que, derrière cette romance populaire, Jean Lorrain voulut fixer définitivement un des aspects les plus humbles de la vie des berges, des ponts et des rues secrètes de Paris. Paris est un mot rayonnant : mais quand sa lumière affaiblie par les années se met en veilleuse, il est bon de la ranimer pour les collectionneurs d'éclairages. On ne peut guère reconstruire le décor sentimental de ce que fut Paris il y a cinquante ans, sans

le secours des voix de Frehel, de Mistinguett, de Damia et de Germaine Montero. Cette comédienne connaît le jeu et sait retrouver les paysages morts là où ils sont détruits par l'urbanisme, la vie et les menus détails de l'extrême mobilité de notre temps.

2

Les disques, dont la durée est égale à celle d'une vie humaine, existent. C'est tout ce que l'on sait en ce qui concerne la raison sociale de l'éditeur. Ils sont d'un usage si strictement personnel que les timides osent rarement révéler le nom de l'auteur et les circonstances qui justifient leur acquisition. Je possède plusieurs disques de cette dangereuse série. Leurs dimensions s'ajustent à mes déplacements dans les années mémorables de ma propre existence. C'est une substance qui est assez plastique ; elle donne au passé mille excuses pour se laisser associer aux événements sentimentaux et décoratifs de n'importe qui.

Pour avoir entendu chanter une chanson de Jean Lorrain, qui l'écrivit sans doute en 1898, sur une table de guinguette de l'île de la

Grande-Jatte, j'ai pu dessiner un plan où toutes les rues, venelles, avenues, impasses, boulevards de ma jeunesse se groupaient arbitrairement afin de reconstruire la ville de Paris, selon mes goûts les plus francs, mais aussi les plus cordiaux. Reconstruire une ville dont la réputation est établie n'est pas un témoignage d'activité tellement sympathique ; mais c'est un labeur qui facilite l'addition des expériences dont le total se confond avec le mot mélancolie traduit en toutes langues. Le mot mélancolie est un mot qui sent la mortification inavouée.

Je reconstruis donc Paris en y mêlant la Chiaia, Chiara, le Parallelo, les ruelles de Triana, Limouse-Causeway, St. Pauli et tout ce que l'on peut imaginer dans la pensée d'un jeune garçon un peu lent à ordonner ses souvenirs. Encore plus lent à comprendre les détails qui leur donneront une densité sentimentale. Les sentiments ne se joignent aux souvenirs qu'au moment où ceux-ci s'effacent pour renaître dans cette puissante musique des rues et des routes qui leur impose une consistance extra-plate, celle des disques. Autrefois, j'appelais ces objets sonores des soleils noirs, mais on pourrait dire plus justement

des lunes d'ébène. Car l'ébène est un bois dont on fait les corbeaux savants qui ne connaissent que deux mots, traduits de l'anglais : Jamais plus. Ce n'est pas mal pour un oiseau devenu insupportable grâce à son laconisme vulgaire et goguenard. Mais les disques en question, depuis le début de ce récit sont, maintenant, je le sais, édités sous le signe de ce corbeau rabâcheur qui représente une firme. Ces disques font partie du catalogue des « Disques Never More », des disques microsillons, dont la durée est garantie pour qui les installe chez soi. Bien des histoires peuvent accepter heureusement d'être enregistrées sur disques « Never More » ; depuis l'histoire de famille jusqu'à l'Histoire de France, en choisissant soigneusement les anecdotes sociales qui peuvent se prêter à cette musique fantôme des rues de minuit. Cette musique est silencieuse, en ce sens qu'elle s'insinue comme les bruits familiers de la nature, et qu'elle ne devient féconde qu'au moment où on ne l'entend plus que sur les disques de la marque déjà citée. La version originale est sans valeur. L'histoire de la Société doit se graver sur une douzaine de disques. On peut recommander *la chanson de Fortunata*, dans le banquet de Pétrone,

accompagnée, lèvres closes, par les Arts et les Lettres, et le chœur un peu candide des milliardaires de l'alimentation. Il est également possible de s'émouvoir, en écoutant la chanson des étuves de la rue Saint-Jacques, quand Jenin l'Avenu, de quelques siècles en avance, s'en allait furtivement à la découverte du Café de Flore. L'audition de ces disques comble les vides énigmatiques qui détruisent quotidiennement la signification des mots.

Les disques de cette série ne peuvent utiliser la voix humaine. Si j'occupais une situation autoritaire dans la société qui fabrique ces innombrables assiettes d'ébène, j'aimerais prendre mes responsabilités, comme on dit, pour diriger cette affaire aux bénéfiques merveilleusement incertains. Je pressentirais volontiers une sorte d'entreprise de transpositions en commun. Le travail consisterait à transposer ce qui fut émouvant, ou à peu près. Par exemple : transposer l'élément sentimental de *Plaisir d'amour* ou du *Temps des cerises* dans la sensibilité inattendue d'une trompette bouchée sans excès. Le jazz a pu résoudre quelquefois ce problème. Assez rarement d'ailleurs de jeunes amis viennent me rendre visite à Archet. Ce sont des garçons et des filles d'une

indestructible honnêteté et d'une bonne volonté qui séduit. Mais, le plus souvent, ils sont tristes, et ce n'est pas un mystère. Le temps du D.D.T., sous toutes ses apparences, inquiète même les roses du jardin. Il y a quelques jours, des fils et filles de mes vieux amis sont venus me voir pour me parler de Prévert, de Jean Cocteau et de Boris Vian, ce qui est un heureux choix. C'est Jacques Prévert, parmi quelques rares écrivains, qui peut les faire reflourir par ce je ne sais quoi de tendre et de confiant qui, à mon sens, place ce poète dans le groupe sanguin de Mme Colette. Je veux dire par là que nous sommes en présence de deux forces de la Nature, ce qui ne provoque point de commentaires. Si la chaleur solaire s'introduit aisément dans certains poèmes, certaines chansons, elle s'accumule dans la musique, sans distinction de partis. Le jazz est bon conducteur de la chaleur solaire. Il suffit de soumettre quelques jeunes accablés et frileux à ses rythmes de couleur pour qu'ils se remettent à vivre.

Les disques de la série noire ne sont pas des dictames ; mais ils peuvent combattre le mal par le mal. La mélancolie, qui rend plus distinguée la petite fille au pain de quatre



PIERRE MAC ORLAN

ROMANS, NOUVELLES

Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin
La Cavalière Elsa
La Vénus Internationale
Le Chant de l'Équipage
Malice
Le Quai des Brumes
La Bandera | Quartier Réservé
A Bord de "l'Étoile-Matutine"
Le Camp Domineau
Le Bal du Pont du Nord, *suivi de* Entre Deux Jours
Filles, Ports d'Europe et Père Barbançon
Sous la Lumière froide
La Clique du Café Brebis,
suivi du Petit Manuel du Parfait Aventurier
Les Dés pipés ou Les Aventures de Miss Fanny Hill
Dinah Miami

○

DOCUMENTS, LITTÉRATURE, SOUVENIRS

Masques sur Mesure
Le « Printemps » | Rues secrètes
Villes
La Lanterne sourde
Le Mémorial du Petit Jour
Germaine Krull
(Collection "Les Photographes nouveaux")

○

POÉSIE

Chansons pour Accordéon
Poésies documentaires complètes
○
" Une Œuvre, Un Portrait "
Les Jeux du Demi-Jour
avec un portrait de l'auteur par Chas Laborde (épuisé)